

La marche de Radetzky

Les œuvres de fiction ont des destins contrastés : certaines s'installent d'emblée dans la mémoire des hommes ; d'autres sombrent très vite dans l'oubli ; d'autres encore connaissent des réincarnations multiples. C'est le cas pour le roman de Joseph Roth *La marche de Radetzky* qui, paru chez Gallimard en 1932, ne rencontra le grand public que cinquante ans plus tard lors d'une réédition au Seuil. Adaptée pour le petit écran, cette fresque de la décadence de l'Empire Austro-Hongrois prend, aujourd'hui, une ambiguïté intéressante : elle inscrit au cœur d'un genre qui célèbre la jeunesse - le Bildungsroman - la trace en creux de la mort. Elle irrigue de tragique une catégorie littéraire dont, d'ordinaire, l'optimisme est l'essence. Le roman d'apprentissage, en effet, met en scène un héros saisi à l'aurore de son existence, tout bouillonnant de désirs et de force, prêt à se coller avec la société, à ferrailler avec la gloire pour se bâtir un « moi » dont il n'ait pas à rougir. Roth, lui, voile de crêpe sombre ce tableau idyllique ; ne va-t-il pas jusqu'à immoler son personnage principal, intégrant la fatalité la plus mortifère à une trame romanesque qui jusque-là l'excluait !

Au départ, pourtant, tout n'était qu'allégresse. Le titre d'ailleurs vibre des notes joyeuses de cette valse viennoise qu'on joue tous les

virtu ni l'ambition suffisante pour égaler son ancêtre, il ne sera donc pas le héros des guerres futures. Bref, il subit un destin, au lieu de convertir cette hérédité en parcours inédit... Un double échec est le lot du héros : il ne réussit ni à devenir lui-même, c'est-à-dire une personnalité irréductible, ni à être cet autre dont on lui impose l'image. Il se délite au lieu de se construire et s'aliène au lieu de se doter d'une autonomie.

Ce processus d'anti-formation - et non de déformation car le choix d'une déviance aurait quelque positivité encore - va de pair avec une remise en cause de la notion d'héritage. Les relations père-fils supposent d'ordinaire le don d'un héritage, financier, social, mais surtout moral, lot de valeurs à défendre, d'idéologies à faire fructifier. Ce bagage, le jeune héros peut s'en défaire et le piétiner, l'enrichir et le développer. Ici Carl-Joseph n'a pour tout viatique qu'une accumulation de refoulements obscurs. Il n'hérite que d'une suite de frustrations cultivées de génération en génération. Le héros de Solférino, captant sur lui toute la gloire, a jeté dans l'ombre son fils, lui interdisant l'accès à l'Armée pour en faire un Commis de l'Etat. L'oukase vaudra pour Carl-Joseph aussi mais en sens inverse : il sera sommé de briller dans le métier des armes pour lequel il n'a aucun goût. Via son fils, le Préfet Von Trotta

destins mortifères. Meurt la jeune femme en train de donner la vie car naître c'est déjà être assez vieux pour disparaître. Meurt pour des idéaux caducs auxquels il ne croyait pas un médecin des Lumières, ami des incertitudes et des interrogations. Meurt, entraînant avec lui des systèmes immuables et des rigidités ancestrales, le très vieil Empereur, François-Joseph, le dernier des grands monarques. Car la mort est cosmique, elle fauche des générations d'hommes dans les tranchées de la Grande Guerre. Elle fait éclater les Empires, rongés de l'intérieur par les Nationalismes. Elle ensevelit castes et hiérarchies. Elle engloutit les peuples et broie toutes les différenciations. Elle est mort des idées, immolées sur l'autel des slogans antisémites ou bellicistes. Elle est morte de l'esprit qui, sous l'effet de la peur, bascule dans la folie : spectres sont ces anciens soldats, hurlant dans les hôpitaux psychiatriques leur terreur de voir revenir les ombres de leurs ennemis ! La camisole de force qu'on leur impose n'est peut-être que le symbole de toutes ces camisoles que la vie oblige à porter et qui enserrant le libre-arbitre comme autant d'étaux. Car macrocosme et microcosme se confondent dans la même aspiration au néant. Avant Valéry, Roth avait compris que les civilisations étaient mortelles. Sommes de ces éphémères que sont les vivants, comment pourraient-elles accéder à l'immortalité ? Ainsi un lien infrangible unit-il le petit Von Trotta couché dans la boue et le Vieil et Glorieux Empereur et le destin de l'Autriche-Hongrie : tous sont irrémédiablement condamnés !



dimanches sous les fenêtres du Préfet Von Trotta. Son fils, Carl Joseph, a reçu en partage tous ces avantages sociaux que ses cousins de France, Julien Sorel, Lucien de Rubempré, Frédéric Moreau n'obtiendront que de façon imparfaite ou tardive : rejeton d'une illustre famille il eut pour aïeul le sauveur de l'Empereur à la Bataille de Solférino. Tout naturellement, Carl-Joseph se voit promis à un brillant avenir dans cette armée où il occupe un rang à part. Honneurs, succès, grandeur, tout lui semble promis. Mais la partie, pour facile d'apparence, sera fatale.

La problématique de base s'enrichit donc de paradoxes : n'avoir rien c'est pouvoir tout gagner, un Rastignac en sera la preuve, mais tout posséder c'est risquer de tout perdre et Carl Joseph sera la victime désignée. Car ce passé glorieux auquel il doit tant sera pour le jeune Von Trotta son plus lourd handicap. Impossible de s'en libérer : le héros n'a pas l'étoffe d'un rebelle et sa soumission à la figure paternelle l'empêche de tourner le dos à la carrière des armes pour savourer simplement la quête du bonheur. Impossible aussi de le réactualiser : Carl-Joseph n'a ni la

essaie de reconquérir le prestige perdu et de vivre par procuration les aventures de la vie militaire. Du coup, père et fils vont nourrir une même insatisfaction, la même impossibilité d'actualiser leurs désirs ; leurs échecs s'accumulent au lieu de s'annuler !

On comprend que s'opère, au fil du temps, une déréalisation des héros. Tous les éléments décisifs dans l'élaboration de l'être seront autant de facteurs d'éclatement du moi. C'est que, polarisé vers une figure absente, Carl-Joseph ne peut accéder à la présence. Ombre dérisoire de son grand-père, image dévaluée des espérances paternelles, il n'est qu'une silhouette gangrenée par le doute ou murée dans l'incommunicabilité. Il finira en mort anonyme sur le champ de bataille après avoir expérimenté au quotidien tous les moyens de mourir à soi-même, bribe par bribe, en perdant un peu plus de ses illusions, amour, espoirs, fraternités...

La noblesse âpre de l'œuvre est de placer l'intrigue sous la tutelle toute puissante d'une mort tyrannique. Sont explorées toutes les formes des

L'une des dernières scènes de l'adaptation télévisée du roman de Roth frappe par son réalisme implacable. Franz Von Trotta vient juste d'apprendre la nouvelle du décès de son fils. Sous l'effet du choc, cet être impassible se mue en héraut de la Mort. Aux quatre coins de la place ensoleillée, à des promeneurs inconnus, aux plantons de la préfecture, aux habitués du café, à une toute petite fille qui promène sa poupée, il répète le même message : « Mon fils est mort ! » Par delà l'illogisme apparent du geste, on sent l'importance de ces quelques mots. Eux qui disent le néant sont la seule affirmation positive, la seule certitude à laquelle raccrocher une existence. L'événement final est peut-être le seul événement de la vie de Carl-Joseph, lui qui avait si souvent abrégé - par inadvertance ou légèreté - la vie d'autrui - responsable, par exemple, de la mort de sa maîtresse ou de celle de son meilleur ami -, lui qui n'avait vécu qu'obsédé par le souvenir d'un mort, lui qui avait, dans le naufrage de sa jeunesse, eu si souvent le sentiment d'être un mort en sursis, réalise enfin le but obscur et pourtant implacable fixé par le destin : faire un mort, somme toute, très convenable... Ce héros frappé par une fin absurde et pourtant inévitable porte en lui « la forme entière de l'humaine condition ». A la différence de personnages trop ancrés dans un temps, il échappe aux frontières et aux localisations trop précises pour devenir, à travers ses errements et le tragique foncier de sa destinée, l'image même de l'Homme.